

Laure Hermand-Schebat (Université Jean Moulin Lyon 3) Le latin épistolaire de Pétrarque (prose et poésie)

1. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ressource électronique

Les textes latins de plusieurs humanistes italiens (dont Pétrarque) sont disponibles en version unilingue sur le site de la Biblioteca Italiana : <http://www.bibliotecaitaliana.it>

Bibliographie sommaire de la correspondance de Pétrarque

1). Lettres en prose

- Pétrarque, *Lettres familières I-XXIV (Rerum familiarium I-XXIV)*, éd. U. Dotti, trad. A. Longpré, Paris, Les Belles Lettres, 2002-2015, coll. « Classiques de l'Humanisme », 6 tomes
- Pétrarque, *Lettres de la vieillesse I-XVIII (Rerum senilium I-XVIII)*, éd. E. Nota, trad. F. Castelli et al., Paris, Les Belles Lettres, coll. « Classiques de l'Humanisme », 2002-2013, 5 tomes
- F. Petrarca, *Lettere disperse : varie et miscellaneæ*, éd. et trad. A. Pancheri, Parma, Fondazione Pietro Bembo-Ugo Ganda Editore, 1994

2). Lettres en vers

- F. Petrarca, *Epystole metricæ in Francisci Petrarchæ Poëmata minora quæ exstant omnia*, éd. D. de' Rossetti, Milano, Società tipografica de' classici italiani, 1829-1834, vol. 2-3
- F. Petrarca, *Opera quæ extant omnia*, Basileæ, apud H. Petri, 1581
- F. Petrarca, *Opera quæ extant omnia*, Basileæ, apud H. Petri, 1554

2. TEXTES AVEC TRADUCTION

A. Poétique de la lettre : *Familiares* I, 1 (trad. A. Longpré)

Le style épistolaire (§§ 14-16)

[14] *Nulla hic equidem magna vis dicendi; quippe que nec michi adest, et quam, si plane afforet, stilus iste non recipit; ut quam nec Cicero ipse, in ea facultate prestantissimus, epistolis suis inseruit certe, nec libris in quibus est "equabile" quoddam, ut ipse ait, "et temperatum orationis genus"; eximiam illam vim lucidumque et rapidum et exundans flumen eloquentie in orationibus suis exercuit. Quo genere infinites pro amicis, sepe adversus reipublice suosque hostes usus est Cicero; quo pro aliis sepe, pro se "quater et quadragies" Cato; quod quidem genus inexpertum michi est; [15] nam et a reipublice muneribus absui et fama mea, tenui murmure forsitan interdum et sibilis lacessita clandestinis, nullum hactenus quod ulciscerer vel vitarem, iudicarium vulnus exceptit; et verbalem ferre opem alienis vulneribus non est nostre professionis. Neque enim aut tribunal ambire aut locare linguam didici, adversante penitus et reluctantem natura, que me silentii ac solitudinis amatorem fecit, fori hostem, pecunie contemptorem; sed bene habet, quando me eius rei non egentem fecit, cuius forte inopem fecerat si egerem. [16] Omissa illa igitur oratoria dicendi vi, qua nec egeo nec abundo et quam, si exuberet, ubi exerceam non habeo, hoc mediocre domesticum et familiare dicendi genus amice leges, ut reliqua, et boni consules, his quibus in comuni sermone utimur, aptum accomodatamque sententiis. Sed non omnes tales iudices habeo; neque enim aut idem omnes sentiunt aut similiter amant omnes. Quomodo autem omnibus placerem, cui placere paucis semper studium fuit?*

[14] Il n'y a pas dans ces ouvrages une grande puissance oratoire ; c'est que je ne la possède pas et, si je la possédais, leur style ne s'y prête pas. D'ailleurs Cicéron lui-même, le grand maître de l'éloquence, ne l'a pas employée dans ses lettres ni dans ses livres auxquels convient un "style égal et tempéré", comme il le dit lui-même ; cette puissance oratoire remarquable et ce fleuve d'éloquence limpide, rapide et abondant, il les a employés dans ses discours. Ces discours, Cicéron les a prononcés en une foule d'occasions en faveur de ses amis et souvent contre les ennemis de la République et les siens ; Caton, en faveur des autres à maintes reprises, et quarante-quatre fois en sa faveur. [15] Cependant je n'ai pas la pratique de ce genre oratoire, car je me suis tenu éloigné des charges publiques et, même si parfois ma réputation a été attaquée par des murmures de peu d'importance et des sifflets anonymes, je n'ai reçu jusqu'ici aucune blessure que je dusse venger ou parer en justice ; en outre, apporter l'aide de mon éloquence aux torts subis par les autres n'est pas de mon ressort. Je n'ai pas appris à fréquenter les tribunaux ni à louer les services de mon éloquence, ma nature s'y opposant et y répugnant tout à fait : j'aime le silence et la solitude, je hais les places publiques, je méprise l'argent ; c'est bien ainsi, puisque je n'ai pas besoin de ce dont je sentirais peut-être le manque si j'en avais besoin. [16] Ne tenant pas compte de cette puissance oratoire dont je n'ai pas besoin et dont je ne suis pas abondamment pourvu et que, même si je la possédais pleinement, je n'aurais pas l'occasion de mettre en pratique, tu liras alors avec bienveillance et tu jugeras favorablement, comme mes autres œuvres, ces écrits d'un style simple, intime et familial, approprié et conforme aux tournures que nous employons dans la conversation de tous les jours. Mais tous ne me jugeront pas de cette façon : tous les gens, en effet, ne pensent pas de la même façon ou n'approuvent pas pour moi les sentiments d'affection que tu as à mon égard. Comment pourrais-je plaire à chacun, moi qui me suis toujours efforcé de plaire à quelques intimes ?

Variété des destinataires, variété des lettres (§§ 20-30)

[20] *Epicurus, philosophus vulgo infamis sed maiorum iudicio magnus, epistolas suas duobus aut tribus inscripsit: Ydomeneo, Polieno et Metrodoro; totidem pene suas Cicero: Bruto, Athico et Ciceronibus suis, fratri scilicet ac filio; Seneca perpaucas preterquam Lucilio suo scribit. Promptum opus et felicissimi successus nosse collocutoris sui animum, unius assuevisse ingenio, scire quid illum audire iuvet, quid te loqui deceat. [21] Michi autem sors longe alia; nempe cui usque ad hoc tempus vita pene omnis in peregrinatione transacta est. Ulixeos errores erroribus meis confer: profecto, si nominis et rerum claritas una foret, nec diutius erravit ille nec latius. [...]*

[20] Epicure, philosophe décrié par le commun des hommes mais grand au jugement des anciens, a adressé ses lettres à deux ou trois individus : Idoménee, Polyen et Métrodore ; Cicéron à presque autant de personnages : Brutus, Atticus et ses Cicéron, je veux dire son frère et son fils ; Sénèque, sauf à son ami Lucilius, écrivit très peu de lettres. Cela facilite la tâche et donne d'excellents résultats de connaître son interlocuteur, de s'habituer au caractère d'un seul, de savoir ce qu'il aime entendre, ce qu'il convient de dire. [21] Quant à moi c'est une toute autre affaire, moi qui, jusqu'à maintenant, ai passé presque toute ma vie à voyager. Compare les errances d'Ulysse aux miennes : certes, à supposer que l'éclat du nom et des actions fût le même, ce dernier n'a voyagé ni plus longtemps ni plus loin que moi. [...]

Multis itaque multumque animo et conditione distantibus scribere contigit; tam varie ut ea nunc relegens, interdum pugnancia locutus ipse michi videar. Quod propemodum coactum me fecisse fatebitur quisquis in se simile aliquid expertus est. [28] Prima quidem scribentis cura est, cui scribat attendere; una enim et quid et qualiter ceterasque circumstantias intelliget. Aliter virum fortem, aliter ignavum decet alloqui; aliter iuvenem inexperum, aliter vite muneribus functum senem; aliter prosperitate tumidum, aliter adversitate contractum; aliter denique studiosum literisque et ingenio clarum, aliter vero non intellecturum siquid altius loquaris. [29] Infinite sunt varietates hominum, nec maior mentium similitudo quam frontium; et sicut non diversorum modo, sed unius stomachum non idem cibus omni tempore delectat, sic idem animus non uno semper nutriendus stilo est; ut geminus sit labor: cogitare quisnam ille sit cui scribere propositum est, qualiter ve tunc affectus, cum ea que scribere instituis lecturus est. [30] Quibus ego difficultatibus multum a me ipso differre compulsus sum.

C'est pourquoi il m'est arrivé d'avoir de nombreux correspondants de condition et de caractère différents ; et cette correspondance est si variée que, quand je la relis maintenant, il me semble m'être parfois contredit moi-même, ce qui est presque inévitable, comme l'avouera quiconque a fait pour son compte une expérience semblable. [28] Le premier souci de l'épistolier est d'être attentif à son destinataire, car il saisira ainsi le contenu, le style et les autres circonstances de la lettre. Il faut s'adresser d'une manière à un brave et d'une autre à un lâche, d'une manière à un jeune homme sans expérience et d'une autre à un vieillard qui s'est acquitté des devoirs de la vie, d'une manière à un homme gonflé d'orgueil par la réussite et d'une autre à un homme écrasé par l'adversité, pour finir d'une manière à un lettré cultivé, doué d'un esprit brillant et d'une autre à quelqu'un qui ne comprendrait pas un style trop élevé pour lui. [29] La diversité des hommes est infinie, et les esprits ne se ressemblent pas plus que les visages ; et de même qu'une nourriture toujours semblable finit par lasser l'estomac d'un homme (et *a fortiori* de plusieurs), un esprit ne doit pas toujours se nourrir du même style. Par conséquent, le travail est double : songer qui est la personne à qui l'on s'est proposé d'écrire et quels seront ses sentiments au moment où elle lira ce qu'on entreprend d'écrire. [30] Telles sont les difficultés qui m'ont poussé à être en contradiction avec moi-même.

Les modèles épistolaires antiques : Cicéron et Sénèque (§§ 32-33)

[32] *Multa quoque de familiaribus curis, tunc forte dum scriberentur cognitu non indigna, nunc quamvis cupido lectori gravia, detraxi, memor in hoc irrisum a Seneca Ciceronem; quanquam in his epystolis magna ex parte Ciceronis potius quam Senecae morem sequar. Seneca enim, quicquid moralitatis in omnibus fere libris suis erat, in epystolis congegit; Cicero autem philosophica in libris agit, familiaria et res novas ac varios illius seculi rumores in epystolis includit. De quibus quid Seneca sentiat, ipse viderit; michi, fateor, peramena lectio est; relaxat enim ab intentione illa rerum difficilium, que perpetua quidem frangit animum, intermissa delectat. [33] Multa igitur hic familiariter ad amicos, inter quos et ad te ipsum, scripta comperies, nunc de publicis privatisque negotiis, nunc de doloribus nostris, que nimis crebra materia est, aut aliis de rebus quas casus obras fecit. Nichil quasi aliud egi nisi ut animi mei status, vel siquid aliud nossem, notum fieret amicis; probabatur enim michi quod prima ad fratrem epystola Cicero idem ait, esse "epystole proprium, ut is ad quem scribitur de his rebus quas ignorat certior fiat".*

[32] J'ai retranché aussi beaucoup de passages concernant mes soucis personnels : quand je les écrivais, peut-être méritaient-ils d'être connus, mais maintenant ils seraient pénibles pour le lecteur quelle que soit sa curiosité ; Sénèque en a fait le reproche, je m'en souviens, à Cicéron, j'ai cependant dans mes lettres suivi en grande partie la manière de Cicéron plutôt que celle de Sénèque. En effet Sénèque a rassemblé dans ses lettres l'ensemble de la philosophie morale contenue dans presque tous ses livres, tandis que Cicéron ne traite des questions philosophiques que dans ses livres et parle dans ses lettres de sa vie privée, ainsi que des bouleversements et des rumeurs variées de son époque. Sénèque a son opinion sur le sujet, soit ; j'éprouve, quant à moi, un grand plaisir à les lire, car cette lecture repose l'esprit de la tension provoquée par les situations difficiles : quand elle est continue, elle épuise l'esprit ; quand elle est ponctuelle, elle le charme. [33] Tu trouveras donc ici beaucoup de pages écrites sur un ton familier à mes amis – et à toi en particulier – ; elles traitent tantôt de ma vie publique ou privée, tantôt de mes tourments (thème trop fréquent, hélas !) ou d'autres sujets que le hasard a mis sur mon chemin. J'ai simplement fait connaître à mes amis l'état de mon âme et, à l'occasion, ce que je savais d'autre ; je faisais mien le mot de Cicéron dans la première lettre à son frère : « le propre d'une lettre, c'est d'informer son destinataire des sujets qu'il ignore »

B. Écrire à un vieil ami latin : *Familiares* XXIV, 4, deuxième lettre à Cicéron (trad. A. Longpré)

Ad eundem.

[1] *Franciscus Ciceroni suo salutem. Si te superior offendit epistola — verum est enim, ut ipse soles dicere, quod ait “familiaris” tuus in Andria:*

Obsequium amicos, veritas odium parit —,

*accipe quod offensum animum ex parte mulceat, ne semper odiosa sit veritas; quoniam veris reprehensionibus irascimur, veris laudibus delectamur. [2] Tu quidem, Cicero, quod pace tua dixerim, ut homo vixisti, ut orator dixisti, ut philosophus scripsisti; vitam ego tuam carpsi, non ingenium non linguam, ut qui illud mirer, hanc stupeam; neque tamen in vita tua quicquam preter constantiam requiro, et philosophice professioni debitum quietis studium et a civilibus bellis fugam, extincta libertate ac sepulta iam et complorata republica. [3] Vide ut aliter tecum ago ac tu cum Epicuro multis in locis sed expressius in libro *De finibus* agebas; cuius enim ubilibet vitam probas, rides ingenium. Ego nichil in te rideo, vite tantum compatio, ut dixi; ingenio gratulor eloquio ve. [4] O romani eloquii summe parens, nec solus ego sed omnes tibi gratias agimus, quicumque latine lingue floribus ornatur; tuis enim prata de “fontibus irrigamus”, tuo ducatu directos, tuis suffragiis adiutos, tuo nos lumine illustratos ingenue profitemur; tuis denique, ut ita dicam, auspiciis ad hanc, quantulacunque est, scribendi facultatem ac propositum pervenisse. [5] Accessit et alter poetice vie dux; ita enim necessitas poscebat, ut esset et quem solutis et quem frenatis gressibus preeuntem sequeremur, quem loquentem, quem canentem miraremur, quoniam cum bona venia amborum, neuter ad utrumque satis erat, ille tuis equoribus, tu illius impar angustis.*

Au même

[1] Francesco à son cher Cicéron, salut. Si ma lettre précédente t’a offensé – en effet, elles sont bien vraies, comme tu le dis toi-même, ces paroles de ton ami dans l’*Andrienne* :

La complaisance gagne des amis, la vérité la haine –,

reçois cette lettre qui va t’apaiser en partie et faire en sorte que la vérité ne soit pas toujours désagréable ; de fait, si des justes reproches nous irritent, des justes louanges nous charment. [2] Toi, Cicéron, soit dit sans t’offenser, tu as vécu en homme, parlé en orateur, écrit comme philosophe ; j’ai donc blâmé ta vie, non ton intelligence et ta langue, car celle-là me remplit d’admiration, celle-ci d’étonnement ; et cependant dans ta vie rien n’a manqué sinon la constance, et le goût de la tranquillité nécessaire à la profession de philosophe, et le dédain des guerres civiles, quand la liberté était éteinte et la République déjà ensevelie et pleurée. [3] Vois comme je me comporte avec toi autrement que tu ne l’as fait avec Épicure dans plusieurs passages de tes ouvrages mais plus spécialement dans le *De finibus* où tu loues sa vie mais te moques de son intelligence. Pour ma part, je ne me moque de rien chez toi, je déplore seulement ta vie, comme j’ai dit ; je me félicite de ton intelligence et de ton éloquence. [4] Ô illustre père de l’éloquence romaine, non seulement moi mais nous tous qui nous ornons des fleurs de la langue latine nous te remercions, car nous arrosons nos prés de tes eaux et nous avouons franchement que nous avons été guidés par toi, aidés par tes suffrages, éclairés par ta lumière, qu’enfin sous tes auspices, pour ainsi dire, nous avons atteint notre but : devenir des écrivains, si faible que fût notre talent. [5] Nous avons eu aussi un autre guide pour la poésie, car nous avons absolument besoin de suivre un guide qui marche d’un pas libre, un autre qui marche d’un pas mesuré, d’admirer l’éloquence de l’un, le chant de l’autre, puisque, soit dit avec votre permission à tous les deux, ni l’un ni l’autre vous n’étiez assez versés dans les deux domaines, celui-là ne pouvant se conformer à tes amples périodes, toi aux étroites limites de ses vers.

[suit un long développement sur Virgile]

[...] *Hec de altero latine duce facundie magneque Rome spe altera; nunc ad te revertor. [11] Quid de vita, quid de ingenio tuo sentiam, audisti. Expectas audire de libris tuis, quenam illos exceperit fortuna, quam seu vulgo seu doctioribus probentur? Extant equidem preclara volumina, que ne dicam perlegere, sed nec enumerare sufficimus. Fama rerum tuarum celeberrima atque ingens et sonorum nomen; perrari autem studiosi, seu temporum adversitas seu ingeniorum hebetudo ac segnitias seu, quod magis arbitror, alio cogens animos cupiditas causa est. [12] Itaque librorum aliqui, nescio quidem an irreparabiliter, nobis tamen qui nunc vivimus, nisi fallor, periire: magnus dolor meus, magnus seculi nostri pudor, magna posteritatis iniuria. [...]* [13] *Tuorum sane, quia de his michi nunc sermo erat, quorum insignior iactura est, hec sunt nomina: reipublice, rei familiaris, rei militaris, de laude philosophie, de consolatione, de gloria, quamvis de his ultimis spes michi magis dubia, quam desperatio certa sit.*

[14] *Quin et superstitem librorum magnas partes amisimus, ut velut ingenti prelio oblivionis et ignavie superatis, duces nostros non extinctos modo sed truncos quoque vel perditos sit lugere. Hoc enim et in aliis multis, sed in tuis maxime oratoriis atque academicorum et legum libris patimur, qui ita truncati fedatque evaserunt, ut prope melius fuerit periisse.*

[15] *Reliquum est ut urbis Rome ac romane reipublice statum audire velis, que patrie facies, que civium concordia, ad quos rerum summa pervenerit, quibus manibus quantoque consilio frena tractentur imperii; Hister ne et Ganges, Hiberus, Nilus et Tanais limites nostri sint, an vero quisquam surrexerit*

Imperium Oceano, famam qui terminet astris, aut

super et Garamantas et Indos

Proferat imperium,

ut amicus ille tuus mantuanus ait. [16] Hec et his similia cupidissime auditorum te auguror; id michi pietas tua suggerit et amor erga patriam usque in tuam pernitiem notissimus. Verum enimvero tacere melius fuerit; crede enim michi, Cicero, si quo in statu res nostre sint audieris, excident tibi lacrimae, quamlibet vel celi vel erebi partem tenes. Eternum vale.

Apud superos, ad sinistram Rodani ripam Transalpine Gallie, eodem anno, XIV Kalendas Ianuarias.

Voilà ce que j'avais à dire de l'autre guide de l'éloquence romaine, de l'autre espoir de la grande Rome ; je reviens maintenant à toi. [11] Tu as appris ce que je pensais de ta vie et de ton talent. Veux-tu maintenant avoir des nouvelles de tes livres, apprendre quel sort ils ont eu, comment ils sont estimés par la foule ou les savants ? Il reste de toi des livres remarquables que nous pouvons à peine je ne dirais pas lire en entier mais même dénombrer. Célèbre est ta renommée, grand et retentissant ton nom ; peu nombreux cependant sont tes lecteurs, en raison soit des malheurs de l'époque, soit de la faiblesse et de la paresse des esprits, soit – ce que j'estime plus conforme à la réalité – de ce désir qui pousse les esprits vers autre chose. [12] C'est pourquoi certains de tes livres, si je ne m'abuse, sont perdus – je ne sais si c'est d'une façon irrémédiable – pour nous qui vivons maintenant ; grande en est ma douleur, grande la honte de notre siècle, grand le tort causé à la postérité. [...] [13] Ceux de tes livres – puisque c'est d'eux dont je parle maintenant – dont la perte est particulièrement déplorable, sont les suivants : les livres sur la république, les affaires domestiques, les affaires militaires, l'éloge de la philosophie, la consolation, la gloire ; toutefois, même si j'espère bien peu les retrouver, je ne désespère pas tout à fait. [14] Quant aux livres qui nous restent, nous en avons perdu de grandes parties, et c'est ainsi qu'après avoir été vaincus au cours de la grande bataille que nous ont livrée l'oubli et la paresse, il nous faut pleurer non seulement la mort de nos guides mais leur mutilation ou leur perte. C'est ce que nous déplorons pour beaucoup de tes écrits, mais surtout pour ceux qui traitent de l'art oratoire et pour les livres des Académiques et des Lois ; ils nous sont parvenus si mutilés et défigurés qu'il eût presque mieux valu qu'ils fussent perdus.

[15] Il reste que tu veux apprendre dans quelle situation se trouvent la ville de Rome et la République romaine : quel est l'aspect de la patrie, quelle concorde règne entre les citoyens, à qui est échu le souverain pouvoir, de quelle façon et avec quelle sagesse ils gouvernent l'Empire ; si le Danube, le Gange, l'Ebre, le Nil et le Tanais sont nos frontières, et si s'est levé quelqu'un qui

étende son empire jusqu'à l'Océan et sa renommée jusqu'aux astres,

ou

dilata son empire plus loin que les Garamantes et les Indiens,

comme dit ton ami de Mantoue. [16] Je présage que tu aurais une grande envie d'écouter ces propos et d'autres semblables ; c'est du moins ce que j'imagine vu ton affection et ton amour bien connus envers la patrie, qui d'ailleurs t'ont mené à ta perte. Mais il vaut mieux que je me taise ; crois-moi, Cicéron, si tu savais dans quel état se trouve nos affaires, tu en verserais des larmes, où que tu te trouves dans le ciel ou les enfers. Reçois un éternel adieu.

Lettre écrite dans ce monde des hommes, sur la rive gauche du Rhône dans la Gaule Transalpine, le 19 décembre de la même année.

C. L'ouverture du recueil des *Lettres de la vieillesse* : *Seniles* I,1 (traduction F. Castelli *et al.*)

Ad Simonidem suum, probemium

[1] *Olim Socrati meo scribens questus eram quod etatis huius annus ille, post millesimum trecentessimus quadragessimus octavus, omnibus me prope solatiis vite amicorum mortibus spoliasset; quo dolore, nam memini, questibus et lacrimis cuncta compleveram. Quid nunc primo et sexagesimo faciam anno, qui cum cetera ornamenta ferme omnia, tum id quod carissimum unicumque habui, ipsum michi Socratem, eripuit ? [2] Nolo per aliorum casus stilum ducere, ne tristis michi fletum renovet memoria et annus hic pestilens, qui illum multis in locis perque hanc maxime Cisalpinam Galliam non equavit modo, sed vicit, quique inter ceteras Mediolanum, florentissimam frequentissimamque urbem his hactenus malis intactam, pene funditus exhausit, me, quod nolim, iterum in querelas neque hac etate neque his studiis neque omnino me dignas cogat. [3] Multa michi tunc permisi que nunc nego. Spero, non me fletem sternet amplius fortuna: stabo si potero; si minus, siccum sternet ac tacitum. Turpior est gemitus quam ruina.*

[4] *Ad id quod dicturus sum progredior. Est ad Socratem Liber Familiarium Rerum noster: corpore quidem ingens et, si sineretur, ingentior futurus. Proinde quod illic presagebam video: nullus michi alius epystolaris stili quam vite finis ostenditur. [5] Itaque siquid tale michi deinceps vel amicorum instantia, vel rerum necessitas extorsit — ego enim rerum conscius mearum non quid iam sarcinis adiciam quero, sed quid detraham — totum tibi inscribere est animus, cui prosam familiariorem scio esse quam carmen. [6] Quantum sane vel rerum vel vite superet incertum est: quantulumcunque tamen id fuerit boni, consules quod, etsi modicum, totum sit. [7] Neque vero secundi loci sortem indignabere, aut Socratem tibi prelatum credes, sed memineris ea te michi tempestate nondum cognitum qua opus illud inceptum est; in quo tamen multa sunt ad te, cui necdum Simonidis nomen indideram; quin hoc ipsum, quicquid erit, quasi enim iactum retis tibi dono, eo gratius accipies quo serius. Et libratoria enim et rariora esse solent senum dona quam iuvenum.*

A son Simonide, préface

[1] Jadis, écrivant à mon cher Socrate, je m'étais plaint de ce que l'an 1348 de notre ère m'avait privé par la mort de mes amis d'à peu près toutes les consolations de la vie ; en proie à cette douleur, je m'en souviens, j'avais empli l'univers de mes lamentations et de mes larmes. Que dois-je faire, maintenant, en cette soixante et unième année qui m'a ravi pratiquement tout ce qui donnait du prix à la vie et, par dessus tout, celui qui m'était le plus cher, mon unique ami : Socrate lui-même ? [2] Je ne veux pas laisser aller ma plume à déplorer la perte d'autres amis, de peur qu'un triste souvenir ne me fasse renouveler mes pleurs et que cette année de peste – qui, en maints endroits (ici, surtout, en Gaule Cisalpine), n'a pas seulement égalé, mais vaincu la précédente, et qui a presque entièrement vidé, comme toutes les autres villes, Milan, la plus florissante et la plus peuplée, que ces maux avaient jusqu'à présent épargnée – ne me force à me répandre à nouveau, ce que je ne souhaite pas, en plaintes indignes de mon âge, de mes études, de moi tout entier. [3] Ce qu'un temps je me suis largement permis, aujourd'hui je me le refuse. La fortune, je l'espère, ne me verra plus pleurer : je resterai droit, si je le puis ; sinon, elle me terrassera, sans une larme et sans un mot de ma part. La plainte est plus honteuse que la chute.

[4] J'en arrive à mon propos. C'est à Socrate que va notre recueil de *Lettres familières*, lequel, déjà vaste par ses dimensions, le deviendrait plus encore si cela lui était permis. Je vois là ce que je présageais de loin : ma correspondance, à ce qu'il m'apparaît, ne prendra fin qu'avec ma vie. [5] C'est pourquoi, si les sollicitations de mes amis ou quelque nécessité continuent de me soutirer des lettres (car, conscient que je suis de mon état, je ne cherche pas à ajouter à mes bagages, mais à y soustraire), j'ai l'intention de te dédier le tout – toi à qui la prose, je le sais, est plus familière que la poésie. [6] Combien il me reste d'activité ou même de vie, voilà qui est bien incertain, mais si peu que cela soit, tu voudras bien, même si ce n'est pas grand-chose, l'envisager comme un tout. [7] Et ne t'indigne pas d'être choisi en second, ni ne crois que je t'aie préféré Socrate, mais souviens-toi qu'à l'époque où ce livre a été entrepris je ne te connaissais pas encore ; il s'y trouve pourtant beaucoup de lettres qui te sont adressées, sans que je t'eusse alors donné le nom de Simonide. Ce livre don, quoi qu'il devienne (je te l'offre en effet comme on lance un coup de filet), tu m'en sauras d'autant plus gré que tu l'auras reçu plus tard. Car les dons de la vieillesse sont généralement plus mesurés et plus rares que ceux de la jeunesse.

3. TEXTES SANS TRADUCTION

A. Un exemple de la pratique occasionnelle du *dictamen* par Pétrarque : extraits de la *Dispersa*, 37

Ad illustrissimum dominum regem Ierusalem et Cecilie contra dominum Pandolphum de Malatestis per dominum Vicecomitem transmissa dictante F<rancisco> P<etrarca>

Invitus ducor ad scribendum Vobis, inclite princeps, non quod desiderium meum suadet, sed quod cogit aliena perfidia : longa est hystoria, sed quam potero breviter explicabo. Vester dominus Pandolfus de Malatestis, quem certe ego similiter extimabam – sed, ut experientia docuit, vehementer errabam – anno altero ad preces magnifici fratris mei in auxilium venit. Cui, tamquam illi de quo concorditer ambo ante alios sperabamus, summam belli resque nostras fortunasque commisimus et utriusque duos exercitus illi uni parere et subesse precipimus, ita ut, si unus ex nobis ad exercitum isset, nichil amplius habiturus fuerit vel potentie vel honoris.

[...]

Hec, serenissime Princeps, familiariter Vobis exposui nichil falsitatis immiscens, quin pocius multa preteriens quo scelus aggravatur. Sufficit michi summam perfidie sue nosse, ut sciatis quantum honoris Vobis exhibuit qui cum divisa Vestra et Vestris insignibus ad me votum Vestrum sic tractando, familiaris idem, accesserit, nec dominum reveritus nec amicum, et circa hoc provideatis ut honori Vestro videbitur convenire. Maiestaem regiam conservet Altissimus.

B. Une lettre polémique en vers : L'Épître métrique II, 17, adressée à Brizio Visconti

AD ZOILUM S.

Si tua per longam saltem semel, invide, vitam
Limina virgineis essent calcata choreis,
Cirreas si quando dapes fontisque sonori
Pocula gustasses, poterant mea carmina limam
[5] Equo animo tolerare tuam. Nunc, censor inepte,
Quid tibi cum Musis ? quid mecum ? Claudicet omnis
Versus enim quanquam, te iudice, tutus abibo :
Ethera conscendam, numquam tibi, cece, videbor.
Quid tibi cum Musis ? quid mecum ? Sidera nostros
[10] Spectarunt ortus toto distantia celo.
Dat Saturnus opes amplas tibi, pectus avarum,
Ac tardum ingenium gelidumque et molle cerebrum.
Quid tibi cum Musis ? quid mecum ? Census honestus
Contentusque animus modicis et nulla cupido.
[15] Est michi Musarum studium, mens semper in actu,
Has melior largitur opes Cyllenius ardens.
Quid tibi cum Musis ? quid mecum ? Publica fama est
Edictis te Vergilium comitesque pudendis
Exclusisse domo, metuunt ea nomina servi ;
[20] Quosque, ais, urbe Plato pepulit, nos pellimus aula.
Quid tibi cum Musis ? quid mecum ? Pellere porro
Non opus : abfuerant semper limenque superbum
Horruerant ; frustra precibus (michi crede) vocares
Tendentes alio melioraque claustra sequentes.
[25] Quid tibi cum Musis ? quid mecum ? Parce poetis,
Exulibus iam parce tuis, sacrisque prophanum
Pyeriis averte caput linguamque coerce,
Ignotis ne ceca viis calcaribus acta

Corruat invidie. Si fercula pingua ventri
[30] Dulce merum mollisque thorus contingat inerti,
Si tibi turgentes auro Rannusia fiscos
Aggeret, argenti montes superaddat et eris,
India si talamos crustis circundet eburnis
Et premat Oceanus spoliis te nobilis alge,
[35] Imbellesque manus illustret iaspide crebra,
Nulla tuos hedere constringant brachia truncos,
Non segetem mirtus, non delphica laurus obumbret.
At ficus oleasque tibi vinetaque tellus
Sufficiat largoque fluat vindemia Bacho.
[40] Vinitor ipse nichil fessus, nil poscat arator :
Sic cumulent omnes tua gaudia; nullus egenti
Sit locus atque fores inopi claudantur amico.
Solus hians felixque tibi nullisque gravatus
Hospitibus, numeres gazas obsessus ab illis,
[45] Semper crescentis sitiens speculator acervi.
Pone modum verbis, crasse te redde quieti,
Vel nostros damnare ferox iam desine versus,
Vel dictum ratione proba. Si displicet auctor,
Illa placebit enim. Sed quid rationis ad hostem
[50] De ratione loquor ? Quin desine, censor inepte,
Et duo sub memori proverbialia pectore versa :
Artem quisque suam doceat: sus nulla Minervam.